superposés, dans le Nejd. Mais, plus intéressante encore est la présence de ces petits escaliers, flanqués contre les murs extérieurs ou intérieurs de la cour des mosquées, et qui conduisent au minaret ou à une sorte de petit passage couvert aménagé pour l'*aḏān*. Ils perpétuent la tradition déjà signalée, en Syrie et en Égypte, de ces escaliers frustes, simples dalles fichées dans le mur, qui permettaient au *mu'aḏḏin*, aux époques anciennes, d'accéder au toit pour l'appel à la prière.

Un dernier détail retiendra l'attention : ces curieux *minbar*s — niches creusées dans le mur, à côté du *miḥrāb*, dotées de trois ou quatre marches — dont il semble bien qu'ils soient spécifiques à l'Arabie.

Cet ouvrage marque une étape importante dans la connaissance de l'architecture religieuse en Arabie; il invite à une prise de conscience de l'effort à accomplir pour que ne disparaissent pas, sans laisser de traces, ces témoins du passé. Les résultats encourageants de ces prospections laissent subsister bien des points d'interrogation. Des fouilles archéologiques, dans certains sites, et des relevés précis, dans d'autres, seraient nécessaires pour les résoudre et pour permettre des études comparatives plus approfondies.

Solange ORY
(Université de Provence)

Sa'ad bin 'Abd al-'Aziz AL-RASHID, *Al-Rabadhah, A portrait of early civilization in Saudi Arabia*. Riyadh-London, Longman, 1986. 25 × 33 cm, 154 p., texte anglais et arabe, avec nombreuses illustrations.

Cet ouvrage relate la fouille d'un site arabe datant des tout premiers siècles de l'Hégire. Bien qu'elle ne soit que préliminaire, cette publication a l'énorme intérêt de donner une assez bonne idée de ce que fut une ville d'Arabie d'aussi haute époque, fondée, semble-t-il, sous le troisième calife orthodoxe, détruite et abandonnée au début du IVe siècle de l'Hégire, puis tombée dans l'oubli au point que son emplacement a été perdu et son nom localement oublié. Car dans les sources anciennes, le nom d'al-Rabadhah (al-Rabaḏa) est plusieurs fois cité, notamment par Ya'qūbī, Ṭabarī, Mas'ūdī et Ibn al-Aṯīr. Les coordonnées géographiques de la ville, livrées par certains auteurs anciens, ont été, malgré quelques divergences, des indications précieuses pour la redécouverte du site.

L'origine de la ville paraît liée à l'institution pré-islamique du *ḥimā*, ou réserve du droit de pacage et d'aiguade, sur des territoires déterminés, à certains troupeaux, à l'origine ceux consacrés à une divinité tribale, ou ceux appartenant à des personnages assez puissants pour s'en être arrogé la jouissance. À l'aube de l'Islam, seuls étaient admis sur les pâtures d'al-Rabadhah, riches en espèces végétales très diverses, les chevaux du *ǧihād* et les chameaux utilisés dans un but charitable. Le *ḥimā* de Rabadhah aurait, selon l'auteur de l'ouvrage, été institué par le calife 'Umar b. al-Ḫaṭṭāb. Autre facteur de l'émergence de Rabadhah : sans doute à cause des puits qu'elle possédait, elle devint une station sur le darb Zubaydah, la dix-neuvième et, rapidement, l'une des plus importantes. Gîte d'étape et d'approvisionnement, elle développa un artisanat capable de fournir aux pèlerins les denrées et les produits nécessaires à la poursuite de leur route. La présence de mines, aux alentours du site, a largement favorisé le développement de cet artisanat.

BCAI 6 (1989) S. al-Rashid: Al-Rabadhah, a portrait of early civilization in Saudi Arabia, recensé par M. Kervran
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Enfin, lorsqu'en 30 de l'Hégire vint s'y établir un éminent compagnon du Prophète, la ville acquit une dimension religieuse et intellectuelle : Abū Ḏarr al-Ġifārī fut en effet l'objet de nombreuses visites et consultations concernant l'authenticité de traditions relatives au Prophète. Après la mort d'Abū Ḏarr, en 32, la ville conserve le prestige acquis : ʿAlī b. Abī Ṭālib, comme son fils Ḥusayn, y résident momentanément, et sous les premiers 'abbasides, Rabadhah bénéficie d'aménagements liés à sa fonction d'étape importante sur la route de La Mekke. Mais au IVe siècle de l'Hégire, en 319 d'après Ibn Ǧubayr et Ibn Baṭṭūta, ravagée par les tribus rebellées contre l'autorité ʿabbāside, aussi bien que par les troupes qarmates, la ville est ruinée et désertée. Elle se retrouve même hors de la route du pèlerinage, dont le tracé est modifié pour que soient évitées les régions de trop grande insécurité : il s'infléchit désormais vers l'ouest, à Maʿdin al-Nuqrah, plus de cent kilomètres au nord de Rabadhah, passe par Médine, et rejoint le dernier tronçon vers La Mekke à Maʿdin Banī Sulaym, cent-trente kilomètres au sud de Rabadhah. Aussi, le siècle suivant, Maqdisī devait-il trouver la place absolument déserte.

C'est à Muḥammad b. Bulayhid que revint, au milieu de notre siècle, le mérite d'avoir entrepris la recherche de l'emplacement de la ville disparue, et à Ḥamad al-Ǧāsir, en 1972, de l'avoir identifié, à l'endroit où les cartes d'Arabie saoudite localisent la *birkah* Abū Sālim. Sur la base de cette identification, une équipe de l'Université King Saud, de Riyadh, commença, en 1979, sous la direction du Dr. Saʿad al-Rashid, la fouille du site retrouvé d'al-Rabadhah.

Rabadhah est située à environ 200 km à l'est de Médine, sur le piémont oriental de la chaîne du Ḥiǧāz. Les restes de la ville étaient repérables par plusieurs tells, des restes de maçonnerie et des fragments de poterie en surface, un cimetière à l'ouest et une *birkah* circulaire à l'est. En période de pluie, un *wādī* vient alimenter ce réservoir, s'écoulant ensuite entre les tells. Les vestiges paraissent s'étendre sur 850 mètres d'est en ouest, 500 mètres du nord au sud. Sur ces 42 hectares, un peu plus d'un hectare a été fouillé, durant les six campagnes qui ont abouti à cette publication, répartis en six secteurs de fouille distincts, d'étendues variables. Les archéologues saoudiens y ont mis au jour deux mosquées, trois bâtiments fortifiés, et trois portions de la ville, avec habitations, ateliers et boutiques. Deux niveaux de constructions, parfois davantage, ont été repérés, ce qui ne surprendra pas si l'on se souvient que Rabadhah a été occupée près de trois siècles. Toutes les constructions de la ville avaient des fondations en pierres (moellons grossièrement taillés), les superstructures étant élevées soit dans le même matériau (grande mosquée, bâtiments fortifiés), soit en briques crues (maisons, ateliers, échoppes, mosquée secondaire).

Des deux mosquées découvertes sur le site, la plus grande, à l'ouest de la ville (site C), présente les caractéristiques classiques des mosquées arabes anciennes. Ses dimensions : 22,75 × 20,15 mètres, la classent parmi les mosquées congrégationnelles de petite taille. La salle de prière, en largeur, est séparée en deux travées par une rangée de six colonnes. Au milieu du mur sud-ouest s'ouvre le miḥrāb, en demi-cercle outrepassé, formant une saillie prononcée à l'extérieur de l'édifice. À sa droite, une petite structure maçonnée, perpendiculaire au mur *qiblī*, pourrait avoir été l'emplacement d'un *minbar*. La cour de la mosquée est rectangulaire, bordée par trois portiques, supportés par des colonnes sur bases carrées, colonnes géminées aux angles de la cour. Les contreforts établis aux angles extérieurs sud et est de la mosquée ont été impuissants à conjurer l'effondrement du mur sud-est, miné par l'écoulement de l'eau des ablutions puisée dans le puits situé près de l'angle oriental de l'édifice. La mosquée dont le sol était couvert de graviers

BCAI 6 (1989) S. al-Rashid: Al-Rabadhah, a portrait of early civilization in Saudi Arabia, recensé par M. Kervran
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

périodiquement renouvelés, avait une surface utile de 380 m² lui permettant d'accueillir environ 600 fidèles.

L'autre mosquée, située en bordure du grand complexe résidentiel et artisanal appelé site 401, quelque quatre cents mètres à l'est du précédent édifice, ne mesure que 12,30 × 10,30 mètres et elle est dépourvue de cour. Sa toiture était supportée par quatre piliers de pierre et elle possédait une entrée sur chacun de ses côtés. Son *miḥrāb*, niche de plan rectangulaire, était ménagé dans l'épaisseur du mur. Des traces d'inscriptions peintes, que l'auteur attribue, d'après des critères stylistiques, au IIIe siècle H., étaient visibles dans l'angle sud-est : elles ne sont malheureusement pas représentées dans l'ouvrage. Enfin, à l'ouest du monument, la base carrée d'une structure maçonnée de 3,30 m environ de côté, à laquelle on accédait par des marches, a été interprétée comme la base d'un minaret. S.b. Rashid mentionne que « certaines sources », qu'il ne cite pas, suggèrent que l'une des mosquées de Rabadhah possédait un minaret (p. 23).

La deuxième série de bâtiments mis au jour sont des sortes de « maisons-fortes ». La première (site A), appelée par l'auteur « forteresse ou palais de style arabe », se présente comme un quadrilatère irrégulier dont les côtés mesurent 16 × 20 mètres. À l'angle nord-est, un bastion polygonal forme une sorte de donjon. Les murs du bâtiment, en pierres, ont 1,30 mètre d'épaisseur et sont raidis par des contreforts semi-cylindriques. L'entrée, au nord, est ménagée dans l'un de ces contreforts. Une cour rectangulaire occupe l'espace intérieur, sur laquelle s'ouvrent treize petites pièces de 2,30 mètres de surface moyenne. Deux périodes ont été observées dans la construction de ce bâtiment, sans que le plan de chacune ait pu être clairement dégagé. À la première période appartenaient des réservoirs d'eau souterrains, certains d'entre eux réutilisés à la deuxième période. Des fours, des réserves de grain et une installation pour la fabrication du verre ont également été découverts dans les pièces nord-ouest.

La deuxième « maison-forte » (site B), en forme de deux quadrilatères emboîtés, chacun muni de contreforts d'angle de plan circulaire, semble à l'évidence résulter de deux périodes de construction, ce que pourtant l'auteur ne précise pas. Cette bâtisse mesure environ 21 × 29 mètres et son mur d'enceinte a une épaisseur de 1,70 à 2 mètres. À l'intérieur sont aménagées des pièces dont l'organisation ne répond pas à un plan symétrique. Le centre est un espace ouvert au tracé irrégulier. Espaces de stockage dans plusieurs pièces, réservoirs d'eau souterrains reliés à des installation sanitaires, meules, sont autant d'indices suggérant que le bâtiment pouvait abriter la vie autonome de ses occupants.

La troisième construction de ce type est un quadrilatère de 12 mètres de côté, avec contreforts d'angles cylindriques. Les murs ont près de deux mètres de large et plusieurs pièces en occupent l'espace intérieur. Il semble qu'un mur d'enceinte, courant à 6 ou 7 mètres du bâtiment, en protégeait l'environnement immédiat.

Les termes de « forteresse » ou de « palais de style arabe », appliqués par S. al-Rashid à ces bâtiments, ne paraît pas correspondre à leur fonction véritable. Lié à celui de forteresse, l'emploi du mot « tour » utilisé pour désigner les structures cylindriques marquant les angles ou le milieu des murs paraît, lui aussi, impropre. Ces structures sont en maçonnerie pleine et leur diamètre n'excède pas deux à trois mètres. Ce sont, en fait, des contreforts dont la fonction est de renforcer des murs, conférant au bâtiment une certaine capacité de défense passive. Des tours auraient un diamètre supérieur et seraient pourvues de chambres de tir, permettant une défense active du

BCAI 6 (1989) S. al-Rashid: Al-Rabadhah, a portrait of early civilization in Saudi Arabia, recensé par M. Kervran
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

bâtiment. Le plan des « maisons-fortes » de Rabadhah ne suggère pas une fonction militaire. Leur organisation intérieure, quant à elle, ne correspond pas à celle d'un « palais » ou d'une résidence seigneuriale telle qu'on en connaît à l'époque umayyade. On est plutôt tenté d'y voir des bâtiments capables d'assurer le logement d'individus, d'entreposer des denrées et d'abriter des activités artisanales. Ces constructions ne sont-elles pas, en fait, de petits *ḫān*s protégeant les hôtes de passage avec leurs bagages et leurs marchandises, et comportant en outre les commodités artisanales nécessaires à des voyageurs ? Ces constructions formeraient la première phase de l'occupation de Rabadhah. Dans une deuxième phase, les maisons, les boutiques et les ateliers se seraient largement développés, peut-être encore à l'intérieur d'enceintes, comme le montre le site 401, mais d'enceintes devenues presque symboliques. C'est en tout cas le schéma chronologique que l'on peut tirer de la description du site H, où le bâtiment fortifié préexiste à l'ensemble résidentiel et artisanal qui s'est développé tout autour. D'après cet exemple, Rabadhah apparaîtrait comme un simple gîte d'étape sur la route du pèlerinage, devenue ensuite ville véritable, avec population sédentaire et activités économiques diversifiées. Ce schéma reste hypothétique jusqu'à ce que soient fournies de plus amples informations stratigraphiques. Il correspond assez bien aux informations livrées par les sources anciennes sur la ville de Rabadhah.

Comme sur le site H, les archéologues saoudiens ont découvert, sur les sites D et 401, des ensembles très denses de constructions de briques crues sur fondations de pierres. Dans l'enchevêtrement des petites pièces mises au jour, il n'est pas toujours aisé de distinguer les habitations des échoppes ou des ateliers. Certains de ceux-ci ont cependant été identifiés avec certitude en raison de leur aménagements spécifiques : ateliers métallurgiques, avec creusets et résidus de fusion, ateliers de fabrication de substances chimiques ou médicinales, ateliers de tanneurs, de teinturiers etc.

On se bornera à dire quelques mots sur les trouvailles mobilières nombreuses et de qualité. Dans la belle moisson de céramique apparaissent les types connus à l'époque umayyade et début-ʿabbāside : grandes jarres à décor de barbotine sous glaçure à l'oxyde de cuivre, glaçures blanches opaques à décor d'oxyde de cobalt, lustre métallique etc... Leur intérêt principal est de se trouver dans une stratigraphie précise aux limites précises. L'indication de leur position exacte dans cette stratigraphie, si elle est livrée par la suite, renforcera cet intérêt.

Plusieurs des monnaies retrouvées ont pu être lues ou identifiées : un dirham sassanide, un autre umayyade, une demi-douzaine de dirhams et deux dinars ʿabbāsides. Quelques beaux récipients de verre, un encrier de bois, plusieurs objets de cuivre, d'ivoire et de pierre, fort bien reproduits dans l'ouvrage, méritent une mention particulière.

Quant aux inscriptions, elles sont d'un intérêt limité : graffitis sur des rochers avoisinant le site, dans lesquels on a pu déchiffrer des formules de bénédiction et des noms. L'un d'eux, Yaḥyā Ibn Ziyād est peut-être celui d'un homme de lettres, connu sous le nom d'al-Farrā', qui mourut sur la route du pèlerinage en 207. Les stèles du cimetière de la ville, difficiles à lire, portent des noms et des formules pieuses, mais pas de dates.

La présentation de l'ouvrage est très luxueuse. Mais on préférerait parfois des photos plus petites et des plans de monuments plus grands. Ceci n'est, il est vrai, qu'une publication préliminaire. Elle devrait être suivie d'une étude plus approfondie sur les six campagnes

BCAI 6 (1989) S. al-Rashid: Al-Rabadhah, a portrait of early civilization in Saudi Arabia, recensé par M. Kervran
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

déjà effectuées, et celles qui ont pu être menées depuis 1986. Le site mérite à coup sûr une telle étude.

Monique KERVRAN
(C.N.R.S., Paris)

Archäologische Berichte aus dem Yemen, Band III, 1986 (Deutsches archäologisches Institut Sanʿā' et Verlag Philipp von Zabern, Mainz am Rhein) (publié en 1987). 23 × 31,5 cm, 206 p., 75 planches (photographies) et 9 plans en fin de volume, 77 figures dans le texte. Abréviation proposée par les éditeurs : ABADY.

Ce troisième volume que publie l'Institut allemand de Ṣanʿā' impressionne, tout comme les précédents, par ses dimensions et ses qualités formelles, papier, reliure, impression ou illustrations. Il se compose de neuf contributions d'importance variable, qui traitent du Yémen préislamique et islamique.

La plus importante est le « deuxième rapport préliminaire sur les fouilles et les recherches de l'Institut allemand d'archéologie de Ṣanʿā' à Ma'rib et aux environs », rédigé par le responsable de l'équipe ouest-allemande, M. Jürgen Schmidt, avec la collaboration de Mme Barbara Finster et de MM. Werner Herberg, Klaus Mathieu et Walter W. Müller (p. 1-95). On y trouve la description minutieuse, accompagnée d'excellents relevés, du grand répartiteur qui se trouve à 1100 m en aval du môle nord de la digue (Klaus Mathieu, p. 3-20) ainsi qu'une étude des écluses nord et sud de la digue (Klaus Mathieu, p. 20-32); la Mission allemande a également fixé son attention sur les impressionnants vestiges d'écluses dans le lit du wādī Ḏana, à quelque 2 km en aval de la digue, appelés « Structure B » dans ses rapports, qui font l'objet d'une présentation détaillée mais aussi d'un essai de restitution (Werner Herberg, p. 33-58, avec une note de Walter Müller, p. 57-58). Les prospections ont permis de découvrir un bâtiment de plan carré (Jürgen Schmidt, p. 60-63) et plusieurs inscriptions sudarabiques que Walter Müller publie avec la science et l'acribie qu'on lui connaît (p. 57-58, 59-60, 66-70, 71-73). L'une de ces dernières localise le temple *Ḥrwn*[m], consacré à *'Imqh-Ṯhw*[n] et à *Ṯwr Bʿl*[m], à l'intérieur de la ville antique de Ma'rib, alors que l'emplacement de ce sanctuaire était discuté.

Enfin, on sera reconnaissant à Barbara Finster d'avoir consacré beaucoup d'efforts à une bonne description de l'enceinte de la Ma'rib antique, ou plutôt de ce qu'il en reste puisque les pierres ont été pillées dans les années cinquante et soixante (p. 73-95). Ainsi, d'après l'explorateur autrichien Eduard Glaser qui visita le site en 1888, la ville aurait-elle compté huit portes alors que cinq seulement se reconnaissent aujourd'hui avec certitude. Barbara Finster cherche à établir une relation entre les différentes manières de bâtir utilisées dans l'enceinte, fonction des matériaux (brique crue, tuf, calcaire, lave) et de leur utilisation, et entre les souverains que les inscriptions mentionnent comme constructeurs de cette enceinte. Elle conclut que les parties dues aux rois sabéens [X X] fils de *Yṯʿ'mr Wtr* (IIe siècle avant l'ère chrétienne ?) et *Yaʿ'l Wtr* fils de *Sʿ mhʿly Ynf* (fin du Ier siècle avant l'ère chrétienne environ) seraient faites de briques crues et — déjà — de remplois (p. 86). Si cette hypothèse se confirmait, elle impliquerait un déclin de la capitale sabéenne bien plus précoce qu'on ne le pensait.

BCAI 6 (1989) S. al-Rashid: Al-Rabadhah, a portrait of early civilization in Saudi Arabia, recensé par M. Kervran
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net